

La vie volée de Jun Do

Du même auteur

Emporium
Denoël, 2005

Des parasites comme nous
Denoël, 2006

ADAM JOHNSON

La vie volée de Jun Do

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Antoine Cazé*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Random House en 2012,
sous le titre : *The Orphan Master's Son*.

ISBN 978.2.8236.0518.1

© Adam Johnson, 2012.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2014.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Stephanie, mon soleil, ma lune,
mon étoile et mon satellite*

Citoyens, rassemblez-vous devant vos haut-parleurs, car nous vous apportons d'importantes nouvelles ! Dans votre cuisine, votre bureau, votre atelier, partout où vous pouvez nous entendre, montez le son !

Commençons par le bulletin local : on a pu voir notre Cher Dirigeant Kim Jong-il dispenser des conseils pratiques aux ingénieurs qui approfondissent le lit du fleuve Taedong. Tandis que le Cher Dirigeant instruisait les conducteurs d'engins, on a vu d'innombrables colombes venir voler spontanément autour de lui, procurant à notre Révéré Général une ombre fort bienvenue par un jour caniculaire. Transmettons aussi une requête du ministère de la Sécurité publique de Pyongyang : alors que la chasse au pigeon bat son plein, il est demandé de placer filets et treillis hors d'atteinte de nos plus jeunes camarades. Et n'oubliez pas, citoyens : l'interdiction de rêvasser est toujours en vigueur.

Restez à l'écoute, car nous dévoilerons tout à l'heure la recette gagnante du concours mensuel de cuisine. Nous avons reçu des centaines de recettes, mais une seule remportera le prix de la meilleure... soupe aux épiluchures de potiron ! Toutefois, avant cela, des nouvelles alarmantes nous parviennent de la mer orientale, où des agresseurs américains sont à deux doigts de nous déclarer la guerre après avoir arraisonné et pillé un navire de pêche nord-coréen. Une fois de plus, les Yankees ont violé les eaux territoriales de la Corée pour s'emparer de la précieuse cargaison d'un bateau souverain, alors même qu'ils nous accusent de tous les maux de

la terre, du banditisme au kidnapping, en passant par des actes de cruauté envers les requins. Premièrement, les véritables pirates, ce sont les Américains et leurs laquais. Deuxièmement, n'a-t-on pas vu récemment une Américaine traverser les mers du globe à la rame pour venir trouver refuge dans notre grande nation, véritable paradis des travailleurs où les citoyens ne manquent de rien ? Ceci devrait suffire à prouver l'inanité de toutes ces incessantes accusations de kidnapping.

Mais des « actes de cruauté envers les requins » ? Voilà une charge qui ne peut rester sans réponse. Connu pour être l'ami des pêcheurs, cet animal est lié au peuple coréen par une complicité très ancienne. En l'an 1592, des requins n'ont-ils pas régurgité des poissons pour aider la marine de l'amiral Yi à survivre lors du siège du port d'Okpo ? Le requin n'a-t-il pas développé des pouvoirs de prévention contre le cancer afin d'aider son ami l'homme à vivre plus longtemps et en meilleure santé ? Notre grand commandant Ga lui-même, détenteur de la Ceinture dorée, ne boit-il pas un réconfortant bol de soupe aux ailerons de requin avant chacun des combats de taekwondo dont il ressort vainqueur ? Et vous, citoyens, n'avez-vous pas vu de vos propres yeux un film intitulé *Une vraie fille du pays*, ici même à Pyongyang, au théâtre Moranbong ? Si oui, sans doute vous rappelez-vous la scène où notre actrice nationale, Sun Moon, fait naufrage dans la baie d'Incheon alors qu'elle tente d'empêcher l'attaque furtive des Américains. Quelle frayeur n'avons-nous pas ressentie en voyant les requins encercler peu à peu Sun Moon, impuissante parmi les vagues ! Mais n'ont-ils pas reconnu chez elle cette vertu toute coréenne, la chasteté ? N'ont-ils pas flairé le patriotisme bouillonnant dans ses veines, ne l'ont-ils pas transportée saine et sauve jusqu'au rivage, où elle a pu rallier la furieuse bataille contre l'envahisseur impérialiste ?

À eux seuls, ces actes de bravoure devraient suffire à vous convaincre, citoyens : les rumeurs qui bruissent dans tout Pyongyang, selon lesquelles le commandant Ga et Sun Moon ne se consumeraient pas d'amour l'un pour l'autre, ne sont que

mensonges sans fondement ! Aussi infondés que l'abordage de nos innocents navires de pêche par des puissances étrangères ou que les allégations fantaisistes de kidnapping proférées à notre rencontre par les Japonais. Les Japonais pensent-ils que nous avons perdu la mémoire ? Nous n'avons pas oublié que ce sont eux, jadis, qui réduisirent nos maris en esclavage et firent de nos épouses des femmes de réconfort ! Il est totalement infondé de croire qu'une femme pourrait aimer son mari plus tendrement que Sun Moon. Les citoyens n'ont-ils pas admiré la manière dont celle-ci a remis la Ceinture dorée à son nouvel époux, les joues rougissantes d'amour et d'humilité ? N'étiez-vous pas rassemblés place Kim Il-sung pour assister à l'événement en direct ?

Qu'allez-vous croire, citoyens ? Les rumeurs et les mensonges, ou bien ce que vous avez vu de vos propres yeux ?

Mais revenons à la suite de notre émission, au cours de laquelle vous entendrez une rediffusion du glorieux discours de Kim Il-sung prononcé le 15 avril, Juche 71, ainsi qu'une annonce de service public du camarade Buc, ministre du Ravitaillement, concernant la prolongation de la durée de vie des ampoules fluorescentes compactes. Mais tout d'abord, citoyens, une bonne surprise : nous sommes heureux de vous annoncer que l'opéra de Pyongyang compte dans sa troupe une nouvelle cantatrice. Le Cher Dirigeant l'a baptisée la Charmante Visiteuse. La voici donc qui chante maintenant, pour votre plus grand plaisir patriotique, les arias de *Mer de sang*. Alors, citoyens, regagnez vos machines-outils et vos métiers à tisser le vinalon, et doublez votre productivité en écoutant cette Charmante Visiteuse chanter l'histoire de la plus grande nation du monde, la République populaire démocratique de Corée !

Première partie

Biographie de Jun Do

La mère de Jun Do était cantatrice. Voilà tout ce que le père de Jun Do, le maître de l'orphelinat Lendemains Infinis, consentait à dire à son sujet. Dans sa petite chambre, le maître conservait la photo d'une femme. C'était une beauté : grands yeux au regard en biais, lèvres entrouvertes sur un mot resté muet. Et puisque les belles femmes originaires de province étaient envoyées à Pyongyang, tel avait sans doute été le destin de la mère de Jun Do. Le maître de l'orphelinat lui-même en était le témoin. Le soir venu, il buvait et, depuis les baraquements, les orphelins l'entendaient geindre, sangloter et passer des marchés à demi incompréhensibles avec la femme de la photo. Seul Jun Do avait le droit d'aller le consoler et de lui retirer la bouteille des mains.

Jun Do était l'aîné à Lendemains Infinis, ce qui lui conférait des responsabilités : répartir les rations, assigner les lits de camp, rebaptiser les nouveaux arrivants du nom d'un des cent quatorze Grands Martyrs de la Révolution. Malgré cela, le maître de l'orphelinat mettait un point d'honneur à ne montrer aucun favoritisme envers son fils, le seul garçon de Lendemains Infinis à ne pas être orphelin. Quand le chenil était sale, c'était Jun Do qui devait y passer la nuit. Quand les gosses mouillaient leur matelas, c'était Jun Do qui devait casser les mares de pisse gelée et nettoyer par terre. Jun Do ne se vantait pas auprès des autres garçons d'être le fils du maître de l'orphelinat plutôt qu'un pauvre gamin abandonné par ses parents en partance pour un

*camp 27/9**¹. La situation se comprenait aisément : Jun Do était là avant tous les autres et il n'avait jamais été adopté parce que son père refusait qu'on lui enlève son fils unique. Il était donc logique qu'après le kidnapping de sa mère envoyée de force à Pyongyang, son père ait postulé au seul emploi qui lui permettrait à la fois de gagner sa vie et de veiller sur son fils.

La meilleure preuve qu'il s'agissait bien de la mère de Jun Do sur la photo, c'était que le garçon était systématiquement l'objet des punitions du maître de l'orphelinat. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : le père voyait la femme photographiée dans le visage du fils, rappel quotidien de la souffrance éternelle que lui infligeait la perte de son épouse. Seul un père fou de douleur pouvait confisquer les chaussures d'un enfant en plein hiver. Seul un vrai père de chair et de sang pouvait brûler un fils avec l'extrémité fumante d'une pelle à charbon.

De temps en temps, une usine adoptait tout un groupe d'enfants, et au printemps, des hommes à l'accent chinois venaient faire leur marché. Sinon, n'importe quel quidam en mesure de nourrir les gamins et de fournir une bouteille au maître de l'orphelinat pouvait disposer d'eux pour la journée. En été, ils remplissaient des sacs de sable et en hiver, ils brisaient la glace des docks à grands coups de barre à mine. Dans les ateliers d'usinage, pour le prix d'un bol de *japchae** froid, ils pelletaient les grands rouleaux de métal huileux débités par les machines. Mais c'était le dépôt de chemin de fer qui leur procurait la meilleure nourriture, du *yukgaejang** bien épicé. Un jour, en nettoyant des wagons de marchandises, ils avaient balayé une poudre semblable à du sel. C'est uniquement après avoir été pris de suées qu'ils étaient devenus tout rouges, au visage et aux mains, et même sur les dents. Le train avait contenu des produits chimiques destinés à l'usine de peinture. Cela avait duré des semaines.

1. Le lecteur trouvera en fin d'ouvrage un glossaire des mots nord-coréens présents dans le texte, ainsi qu'un certain nombre de notes sur ce pays. Ces mots sont indiqués en italique et suivis d'un astérisque lors de leur première occurrence. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Et puis en l'an Juche 85, les inondations avaient frappé. Trois semaines de pluie, et pourtant les haut-parleurs ne disaient rien des rangées de maisons effondrées, des digues emportées, des villages engloutis les uns à la suite des autres. À Chongjin, l'armée s'affairait pour tenter de sauver l'usine Sungli 58 des eaux du fleuve en crue, et on avait donné des cordes et des grandes gaffes aux enfants de Lendemains Infinis pour qu'ils essaient de rattraper les gens avant que les flots ne les entraînent jusqu'au port. Le courant charriait du bois de charpente, des cuves à pétrole, des fosses de latrines. Une roue de tracteur tournait à la surface, un réfrigérateur soviétique. Ils entendaient l'écho profond des wagons raclant le lit du fleuve, emportés par les eaux. Ils virent passer l'arrière bâché d'un transporteur de troupes auquel toute une famille s'agrippait en hurlant. Et puis une jeune femme surgit à la surface, la bouche grande ouverte sur un cri muet, et l'orphelin qui s'appelait Bo Song lui crocheta le bras du bout de sa gaffe : il fut instantanément happé par les flots. À son arrivée à l'orphelinat, Bo Song était malingre, et lorsqu'ils découvrirent sa surdité, Jun Do lui donna le nom d'Un Bo Song, d'après le 37^e Martyr de la Révolution, célèbre pour s'être bouché les oreilles avec de la boue afin de ne pas entendre les balles siffler en montant à l'assaut des lignes japonaises.

Ce qui n'empêcha pas les gosses de crier « Bo Song, Bo Song » en courant sur la rive, arpentant frénétiquement la portion du fleuve où aurait dû se trouver l'enfant. Ils dépassèrent les déversoirs de la fonderie, parcoururent les levées bourbeuses le long des bassins d'épuration de la station de Ryongsong, mais Bo Song ne refit jamais surface. Ils s'arrêtèrent en arrivant au port où les eaux grouillaient de cadavres ballottés par milliers dans les vagues, tels des grumeaux de millet gluant qui frétille et tressautent au fond de la poêle quand elle commence à chauffer.

Ils ne le savaient pas, mais c'était le début de la famine : l'électricité fut coupée, puis les lignes de chemin de fer. Lorsque les sifflets des usines de choc se turent, Jun Do comprit la gravité de la situation.

Un jour, la flotte partie pêcher en mer ne rentra pas. Avec l'hiver vinrent les engelures et les vieux qui ne se réveillaient plus. Ce n'était que le début, bien avant le temps des mangeurs d'écorce. Les haut-parleurs utilisaient l'expression « Marche laborieuse » pour désigner la famine, mais c'était la voix de Pyongyang. Jun Do n'avait jamais entendu personne dire cela à Chongjin. Ce qui leur arrivait n'avait pas besoin de nom : c'était un tout, les rognures d'ongle mâchées et avalées, la difficulté à soulever les paupières, les expéditions aux latrines pour essayer de chier des boulettes de sciure. Quand tout espoir eut disparu, le maître de l'orphelinat brûla les lits de camp et les enfants dormirent pour la dernière fois à la lueur d'un réchaud. Au matin, il se posta au bord de la route et arrêta un Tsir – ce camion militaire soviétique qu'on appelait « corbeau » parce qu'il était bâché de noir. Il ne restait plus qu'une douzaine de gosses, le nombre idéal pour remplir l'arrière du corbeau. Tous les orphelins finirent un jour par rejoindre l'armée. C'est ce qui explique aussi pourquoi à l'âge de quatorze ans, Jun Do devint un rat de tunnel – un soldat entraîné au combat dans l'obscurité totale.

Et c'est là que l'officier So le dénicha, huit ans plus tard. Le vieil homme descendit lui-même sous terre pour voir à quoi ressemblait Jun Do, lequel venait de passer la nuit avec sa brigade au fond d'un tunnel long de dix kilomètres sous la zone démilitarisée, atteignant presque les banlieues de Séoul. En sortant d'un souterrain, les hommes marchaient toujours à reculons pour laisser leurs yeux s'habituer à la clarté du jour, et Jun Do faillit se cogner dans l'officier So, dont les épaules et le thorax solides indiquaient qu'il avait atteint l'âge adulte à une époque heureuse, avant le mouvement *Chollima**.

« C'est toi qu'on appelle Pak Jun Do ? » lui demanda-t-il.

Quand Jun Do se retourna, un halo de lumière brillait derrière les cheveux blancs et ras de l'homme. La peau de son visage était plus sombre que son cuir chevelu ou son cou, donnant l'impression qu'il venait de se débarrasser d'une barbe et d'une épaisse crinière.

« Oui, répondit Jun Do.

– C'est le nom d'un Martyr, répliqua l'officier So. N'est-ce pas un signe propre aux orphelins ?

– Si, fit Jun Do en hochant la tête, mais je ne suis pas orphelin. »

Le regard de l'officier se posa sur le badge de taekwondo qui barrait de rouge le torse de Jun Do. « D'accord », lui dit-il en lui lançant un sac.

Celui-ci contenait un jean, une chemisette jaune ornée d'un joueur de polo, et des chaussures appelées Nike que Jun Do reconnut pour en avoir vu jadis, lorsque l'orphelinat servait à l'accueil de ces Coréens revenus par centaines en ferry du Japon après s'être laissé séduire par la promesse d'un emploi offert par le Parti et d'un appartement à Pyongyang. Les gosses agitaient des banderoles de bienvenue et entonnaient des chants du Parti pour que ces Coréens du Japon s'engagent sur la passerelle malgré la décrépitude de Chongjin et les « corbeaux » qui attendaient de tous les transporter jusqu'à des *kwanliso** où ils purgeraient une peine de travaux forcés. Il lui sembla qu'hier encore, il observait ces jeunes types qui, impeccables dans leurs tennis neuves, rentraient enfin à la maison.

Jun Do tint la chemisette jaune à bout de bras. « Et qu'est-ce que je suis censé faire de ce truc ? demanda-t-il.

– C'est ton nouvel uniforme, lui répondit l'officier So. Tu n'as pas le mal de mer, j'espère ? »

*

Non, il n'en souffrait pas. Ils prirent un train vers l'est pour rejoindre le port de Cholhwang, où l'officier So réquisitionna un bateau de pêche, effrayant à tel point les matelots qu'ils arborèrent des insignes à l'effigie de Kim Il-sung durant toute la traversée jusqu'au Japon. En mer, Jun Do vit des petits poissons volants et des brouillards matinaux si épais que nul mot n'aurait pu les décrire. Aucun haut-parleur ne hurlait à longueur de journée, et tous les

marins s'étaient fait tatouer le portrait de leur femme sur le torse. La mer se mouvait avec une spontanéité qui lui était inconnue : le corps ne pouvait jamais prévoir dans quelle direction il lui faudrait se pencher, et pourtant cela n'avait rien d'inconfortable. Le vent dans le gréement paraissait communiquer avec les vagues qui chahutaient la coque, et lorsque Jun Do s'allongeait sur le toit du poste de pilotage dans la nuit étoilée, il avait l'impression d'avoir trouvé un endroit où il était possible de fermer les yeux et de respirer.

L'officier So avait aussi enrôlé un homme prénommé Gil pour leur servir d'interprète. Gil lisait des romans japonais sur le pont, les écouteurs d'un petit magnétophone à cassettes vissés dans les oreilles. Jun Do avait essayé de lui parler une seule fois pour lui demander ce qu'il écoutait. Mais avant qu'il ait pu ouvrir la bouche, Gil avait arrêté l'appareil et prononcé le mot « opéra ».

Ils étaient partis chercher quelqu'un, quelqu'un sur une plage, qu'ils ramèneraient au pays avec eux. C'était tout ce que l'officier So avait consenti à leur révéler de l'expédition.

Le deuxième jour, tandis que le soir tombait, ils distinguèrent les lumières d'une ville à l'horizon, mais le capitaine refusa d'aller plus loin.

« C'est le Japon, là-bas, leur dit-il. Je n'ai pas de carte pour naviguer dans ces eaux-là.

– Je vous dirai jusqu'où avancer », lui répondit So. Et pendant qu'un des pêcheurs sondait le fond, ils se rapprochèrent de la côte.

Jun Do s'habilla, bouclant le ceinturon pour maintenir le jean à la toile raide.

« Ces vêtements, c'étaient ceux du gars que vous avez kidnappé la dernière fois ? s'enquit-il.

– Ça fait des années que je n'ai kidnappé personne », répliqua l'officier So.

Jun Do sentit les muscles de son visage se raidir et une sensation de terreur l'envahit.

« Du calme, dit So, j'ai fait ça une centaine de fois.

